

Ilana RAMCHAR

La mendiante

Dijon - Novembre 1994

La mendiante par page.doc

Page - 1 -

Ces soirs là j'étais la reine. Je dansais dans les cabarets. La même nuit j'allais parfois de l'un à l'autre. Les lumières rondes qui me harcelaient sur la scène poursuivaient mon image d'une ombre presque obsédante. Les musiciens vivaient des battements de mon corps. Ils le regardaient pendant que je fermais les yeux pour me plier au rythme de leurs accords, des solos et des tempos.

En ce temps là je me levais le soir. Je ne voyais presque jamais le soleil et « fleur de nuit » était mon surnom. C'est même ainsi que l'on me présentait peu de temps avant que je m'arrête ici.

Je dansais. Je dansais. J'entendais les murmures qui gonflaient quand j'enlevais mes robes. Elles m'abandonnaient une à une. Et puis j'entendais le silence quand enfin je dansais nue et que je descendais jusqu'au milieu du public.

Mais je ne le voyais pas. Je dansais. J'entendais seulement les bras qui se tendaient. Je ressentais, languissantes, les douleurs des muscles qui se contractent et qui se plient pour faire craquer les articulations jusqu'à l'extrême. Les douleurs de tout mon corps qui se dessine comme une ombre chinoise et se faufile sur le drap blanc, inaccessible, variable et lointain. Je demandais à la danse ce que je n'ai jamais reçu d'un amant. J'ai joui de la danse plus qu'avec aucun homme.

Je sentais quelquefois la main qui me touchait ou me repoussait lorsque je venais trop près des tables. Et puis quand les murmures s'arrêtaient après les musiciens, il me fallait quelques secondes et parfois plus pour me souvenir que je devais saluer avant de rejoindre ma loge.

C'était le seul instant difficile. J'aimais ma nudité mais je me rhabillais très vite aussitôt la porte refermée. Je savais que les hommes m'attendaient. Je savais qu'eux seuls me faisaient vivre, que j'en avais besoin pour danser, danser encore,

danser toujours. J'acceptais de pleurer un peu pour danser tous les jours.

- Que vous est-il arrivé pour en être là madame ?

Bellisa est assise sur le trottoir, adossée au mur. Elle demande l'aumône à ceux qui passent. Son corps est resté mince mais son regard s'est éteint. Ses yeux sont vides. Elle ne voit pas. Ce sont d'autres images qui occupent son espace. Elle mendie son passé depuis longtemps déjà.

- J'étais danseuse et aujourd'hui je suis trop vieille pour qu'on me regarde danser.

Les femmes et les hommes passent sans se soucier d'elle. Ils ne dansent pas, ils ne chantent pas, ils ne rient pas. Ils vont où ils doivent. Ils font ce qu'ils doivent. Ils ne mendient pas leur vie de la même manière. Ils ne se comprennent donc pas.

J'ai tant dansé pour moi et tant dansé pour eux. J'ai pu danser et danser encore grâce à eux qui ne riaient pas et qui se levaient tôt. J'ai pu danser sans jamais m'arrêter, parce qu'ils avaient des enfants et qu'ils savaient partir à l'heure.

Et moi je dansais sans savoir qu'autre chose existait, sans chercher autre chose, sans penser autre chose. Je dansais. Et je danse toujours en rêve. Et je danse encore en souvenir. Je crois que je danserai de nouveau si je pouvais choisir.

J'ai dansé

Et j'ai cru que je prenais ma place sur toutes les scènes du monde quand le rideau se relevait. J'ai dansé ma place au milieu des regards, au cœur d'un cercle de visages. Ma place entre les bras des hommes que je laissais m'aimer. Je n'ai jamais appris la danse, ni la vie, ni le monde, ni les autres.

Personne n'avait besoin de moi. Mais je l'ai su trop tard. Jamais je n'y aurais pensé. J'ai deviné trop tard que c'était moi ou bien une autre, comme se cueillent les fleurs. Je n'ai jamais su travailler. Je dansais. Et les hommes qui m'aimaient me

disaient de danser et ça me suffisait.

Aucun n'aimait ma danse. Je dessinais la peur et l'illusion de leurs plaisirs. Je les faisais gémir bien avant que je danse et les faisait mourir quand ils touchaient leur rêve. Je n'ai jamais rien voulu dans ma vie.

L'homme qui l'écoute allume une cigarette.

Bellisa se relève lentement depuis sa position assise. Elle vit encore ailleurs. Elle n'entend pas vraiment ce que l'homme lui dit.

- Vous dansiez autrefois et bien mendiez aujourd'hui.

Novembre 1994